



Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

44 | 2011

Langues, minor(is)ations et marginalisations

La stratification stylistique d'un indice prosodique de l'accent dit « de banlieue » – Enquête auprès de jeunes Rouennais

Iryna Lehka-Lemarchand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lidil/3142>

DOI : 10.4000/lidil.3142

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 79-92

ISBN : 978-2-84310-212-7

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Iryna Lehka-Lemarchand , « La stratification stylistique d'un indice prosodique de l'accent dit « de banlieue » – Enquête auprès de jeunes Rouennais », *Lidil* [En ligne], 44 | 2011, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/3142> ; DOI : 10.4000/lidil.3142

La stratification stylistique d'un indice prosodique de l'accent dit « de banlieue » – Enquête auprès de jeunes Rouennais

Iryna Lehka-Lemarchand*

RÉSUMÉ

À travers l'analyse de la stratification stylistique d'une marque phonique, identifiée par les auditeurs comme un indice fort de l'accent dit *de banlieue*, nous montrons que les jeunes de banlieue ne recourent pas toujours à cet accent et que le degré de celui-ci varie fortement d'une situation communicative à l'autre. Cette variation situationnelle est certes liée au degré de formalité du discours, mais aussi et surtout à son degré d'interactivité.

ABSTRACT

Through analysis of the stylistic stratification of a phonetic feature which is identified by hearers as a significant marker of the so-called accent de banlieue ("suburban accent"), we show that young people from the suburbs do not always use such an accent, and that intensity of use of the accent varies greatly between communicative situations. If formality of the linguistic exchange is a key datum in this analysis, the degree of interaction between speakers appears to be even more fundamental.

Comme le remarque Gadet, « l'idée reçue veut que les jeunes, particulièrement les jeunes de couches défavorisées, n'aient pas une maîtrise efficace et cohérente du diaphasique, voire aucune sensibilité en ce domaine » (Gadet, 2007 : 147). Ce stéréotype est d'autant plus tenace lorsqu'il s'agit des jeunes des espaces urbains défavorisés, les cités ou les banlieues. Si les études qui se sont intéressées à la spécificité lexicale de la manière de parler de ces jeunes s'accordent pour le démentir (ainsi Séguin, Teillard, 1996 ; Bertucci, 2003), celles qui ont analysé sa spécificité phonique, appelée souvent accent de (ou des) banlieue(s) arrivent plutôt à des résultats contradictoires. Jamin (2005), qui s'est intéressé à

* Université de Rouen.

la stratification stylistique des variantes affriquées des occlusives dentales et vélaires, fréquemment associées à l'accent dit « de banlieue », montre l'absence de différences significatives entre les taux d'affriquées réalisés dans les contextes de lecture et d'entretien (étude menée à la Courneuve). La comparaison des degrés d'affrication de ces consonnes en lecture et en interaction spontanée d'adolescents urbains grenoblois (Jamin, Trimaille, Gasquet-Cyrus, 2006) aboutit au même constat. Les jeunes ne sont-ils donc pas conscients du caractère non-standard de cette variante ? Une autre étude menée à Grenoble (Vernet et Trimaille, 2007) révèle toutefois que la stratification stylistique de ces variantes non standard est bien présente, mais uniquement chez des adolescentes.

Face à ces constats, l'objectif de cet article sera d'analyser la stratification stylistique d'un contour mélodique non standard, fréquemment réalisé par les jeunes de banlieue rouennaise, et identifié par les auditeurs comme un indice particulièrement fort de l'accent de banlieue. L'hypothèse de départ est que la réalisation de ce trait varie fortement en fonction d'une situation communicative et du degré d'attention prêtée par le locuteur à son discours.

Après avoir présenté le contour prosodique en question et la méthodologie de l'enquête, nous discuterons les résultats obtenus, en montrant qu'une stratification stylistique d'une variable non standard n'obéit pas toujours à un schéma canonique.

Identification d'un indice prosodique de l'accent dit « de banlieue »

Les analyses phonétiques de plusieurs heures de parole de jeunes d'une banlieue rouennaise (Les Hauts de Rouen) et les tests perceptifs menés auprès de 85 auditeurs banlieusards et non banlieusards (tests qui ont réuni près de 11 000 évaluations) ont permis de dégager un indice prosodique particulièrement fort de l'accent de ces jeunes. Il s'agit de la réalisation en frontière prosodique d'une chute mélodique très ample (dont la pente est égale ou supérieure à 64 demi-tons/sec), précédée d'un fort décrochage tonal vers le registre haut du locuteur (au moins 5 demi-tons par rapport à la fréquence fondamentale moyenne des syllabes inaccentuées précédant le contour). Ces chutes sont souvent réalisées sur une syllabe ne présentant pas l'allongement syllabique théoriquement requis dans ce contexte. Toutefois, cette absence d'allongement final, parfois présentée comme un trait caractéristique de l'accent de banlieue

(Fagyal, 2003), n'est pas suffisante à elle seule pour induire l'identification par les auditeurs de cet accent ¹. Je n'entrerai pas ici davantage dans le détail de ces résultats, qui ont déjà donné lieu à publications (Lehka, 2007), dans la mesure où le propos de cet article est d'analyser non pas les propriétés prosodiques de cette forme mais son emploi par les jeunes du quartier, en essayant de comprendre la valeur sociale de cette marque phonique, que j'appellerai dorénavant le *marqueur* ² *prosodique de l'accent de banlieue (MPB)*.

Terrain et corpus

Les enquêtes ont eu lieu dans une banlieue rouennaise, les Hauts de Rouen, banlieue « difficile » typique française dont la population, issue principalement de l'immigration, souffre de nombreux handicaps sociaux et économiques (faibles revenus, chômage...). Il s'ensuit un sentiment d'isolement et d'inégalité des chances, constamment renforcé par une forte stigmatisation de ce quartier par les Rouennais : c'est entre autres là que ces derniers situent l'Étranger et les accents étrangers – africains et maghrébins –, ainsi que l'accent dit des cités, c'est aussi là qu'on situe les problèmes liés aux étrangers et à la misère sociale (Bulot, 1999).

Le corpus permettant d'étudier la stratification stylistique du MPB a été recueilli auprès de jeunes des deux sexes et de différentes origines ethniques, dans trois situations communicatives différentes : lors d'un entretien, de récits d'histoire et de conversations informelles entre pairs.

Les *entretiens semi-directifs* ont été menés sous la forme d'une conversation avec un ou plusieurs sujets à la fois. Les thèmes abordés

-
1. Bien au contraire, en l'absence d'une pause, l'allongement syllabique augmente significativement l'identification de ces chutes hautes et amples comme des indices de l'accent de banlieue.
 2. Ce terme est employé ici dans le sens où l'entend Labov (1966 : 324) : une variable « *présentant non seulement une distribution sociale, mais aussi une différenciation stylistique* ». Les analyses menées précédemment (Lehka-Lemarchand, 2007) ont en effet montré que la fréquence d'emploi par les jeunes de cette marque phonique est socialement stratifiée : elle dépend fortement du degré d'implication des sujets dans la culture de la rue, qui dépend elle-même de l'origine et des statuts sociaux de ces jeunes, du temps qu'ils passent dehors dans le quartier, mais aussi de leurs parcours et leurs trajectoires sociales.

étaient principalement la manière de parler des jeunes du quartier, leurs attitudes vis-à-vis de cette manière de parler ainsi que vis-à-vis de leur quartier, leurs loisirs, leurs projets, etc.

Pour ce qui est des *récits d'histoire*, nous avons demandé à chaque sujet, à la fin de l'entretien, lorsque la relation enquêteur-enquêté était déjà bien établie et le sujet plus à l'aise, de raconter une histoire qui lui était personnellement arrivée et qui s'est passée dans le quartier. Nous avons en effet remarqué que lorsque les jeunes parlaient de leur quartier, et surtout de leurs conflits entre eux ou avec la police, leur maîtrise de leur manière de parler tendait à se relâcher : ils commençaient à s'exprimer plus fort, plus vite, en employant le lexique vernaculaire ou emblématique du quartier, évité jusqu'alors (par ex. : *les poulets*; *les hnouches* : les policiers), ils passaient du vouvoiement au tutoiement, etc.

Faire émerger les récits des événements sortant de l'ordinaire afin de recueillir de la parole moins formelle n'est pas une idée nouvelle. Cette méthodologie a déjà été utilisée par Labov (1976 : 131-160) lors de ses enquêtes new-yorkaises : il s'est aperçu que lorsqu'on demandait, pendant un entretien, à un sujet de raconter une situation où il s'était trouvé en danger de mort, celui-ci, envahi par les souvenirs et les émotions, baissait la surveillance de son langage et passait d'un style plutôt formel à celui de la communication ordinaire (*casual speech*). À l'instar de Trudgill (1974), nous avons adapté la méthodologie de Labov à nos témoins et à notre terrain, afin de recueillir, si ce n'est du « *casual speech* », au moins de la parole moins formelle que celle réalisée lors de l'entretien.

Quant aux *conversations informelles*, ce sont des échanges entre les jeunes enregistrés sans présence de l'enquêteur et sans que ces jeunes sachent initialement qu'ils sont enregistrés. Ces conversations ont été obtenues de diverses manières et n'ont été gardées dans le corpus qu'avec l'accord de ces jeunes. Il s'agissait d'échanges ordinaires, portant sur les événements de la journée, sur la musique, le sport et d'autres centres d'intérêts des jeunes.

À la suite de Labov, nous appellerons les productions langagières réalisées dans ces trois contextes différents des styles contextuels : style *Entretien*, *Histoire* et *Conversation Informelle*. Nous considérons que ces styles se situent sur une échelle de formalité décroissante, leurs degrés de formalité dépendant finalement du cumul de trois caractéristiques :

- a) les interactants n'ont pas le même statut social ;
- b) l'interlocuteur est inconnu ;
- c) le thème de discussion est inhabituel ou inconnu.

Ainsi, si le style *Entretien* cumule les trois caractéristiques, le style *Histoire* en présente deux (a et b), et celui de la *Conversation Informelle* aucune, si ce n'est une seule, concernant le thème de discussion (c).

Taille des corpus et méthode d'analyse

Après avoir numérisé et segmenté les enregistrements obtenus, afin d'en extraire de la parole propre à chaque témoin, nous avons obtenu 34 corpus individuels pour le style *Entretien*, 28 corpus individuels pour le style *Histoire* et 10 corpus individuels pour celui de *Conversation informelle*. Sachant que la variable étudiée présente une forte stratification sociale (Lehka-Lemarchand, 2007), il apparaît plus rigoureux de soumettre à l'analyse de la stratification stylistique les productions langagières réalisées dans trois styles par les mêmes individus. Les analyses présentées ici portent donc sur les corpus *Entretien*, *Histoire* et *Conversation Informelle* réalisés par 10 personnes. Ce groupe est constitué par 2 hommes et 2 femmes d'origine *française*, autant de personnes d'origine *maghrébine* et 2 hommes d'origine *autre*³.

L'analyse de la stratification stylistique de MPB procèdera par la comparaison du *nombre du MPB par minute* dans chaque style. Nous en parlerons en terme de « rapport R », en nous référant aux valeurs RE, RH et RCI, qui représentent respectivement le nombre de MPB par minute dans le style *Entretien*, *Histoire* et *Conversation Informelle*. La taille des corpus de parole pour chaque style est respectivement de 65, 35 et 11 minutes.

3. Il s'agit de deux garçons, qui à la question : « de quelle origine êtes-vous ? » ont répondu sans l'ombre d'un doute « Martiniquais » et « Réunionnais ». Bien que la Martinique et la Réunion soient des départements français, nous avons jugé pertinent de ne pas classer ces personnes dans la catégorie des jeunes d'origine française. En le faisant, nous nous fondons sur des critères non pas administratifs, mais subjectifs, à savoir le positionnement social des sujets, ou, plus exactement, la revendication de leur appartenance culturelle au groupe des jeunes issus de l'immigration (des non-Français). En accord avec Frédéric Barth (1969), nous considérons que l'appartenance à un groupe ethnique est générée par l'individu lui-même sur simple déclaration d'appartenance.

Stratification stylistique du marqueur prosodique de l'accent de banlieue

Une distribution stylistique pas comme les autres

En procédant à l'analyse de la distribution du MPB dans trois styles contextuels, allant du plus vers le moins formel, nous nous attendions à trouver le taux maximum de MPB dans le style le moins formel et un taux minimum dans le plus formel. L'idée qu'une marque non standard est employée davantage dans une communication moins formelle (lorsqu'un locuteur surveille moins son discours) que dans une situation plus formelle (lorsqu'il le surveille plus) est en effet couramment admise en sociolinguistique depuis les travaux de Labov (1966) et ceux de Trudgill (1974) : les auteurs montrent que les membres d'une même communauté linguistique sont conscients de la norme prestigieuse et de la signification sociale des variables stigmatisées ; plus leur discours est surveillé, plus la prononciation prestigieuse est présente. Les résultats de notre étude suggèrent que le modèle de stratification stylistique élaboré par Labov et ensuite affiné par Trudgill ne s'applique pas tel quel à nos variables *prosodiques*, et que le critère de formalité du discours peut s'avérer insuffisant pour expliquer la stratification stylistique de telles variables.

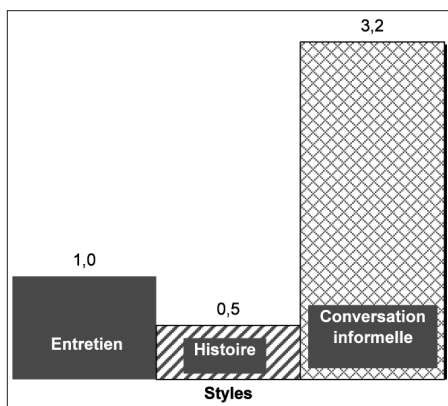


Figure 1. – Nombre moyen de MPB par minute dans les 3 styles contextuels

Comme on peut le voir sur la figure 1, les mêmes sujets réalisent en moyenne deux fois moins de MPB/min dans le style *Histoire* que dans le

style *Entretien*, pourtant plus formel, alors qu'ils en font bien plus dans le style *Conversation Informelle*⁴.

Cette absence de corrélation entre la fréquence de réalisation par les sujets du marqueur prosodique de l'accent de banlieue et le degré de formalité d'un style contextuel soulève bien des questions : serait-elle liée à un problème de taille du corpus, de définition du style *Histoire* comme moins formel que *Entretien*, ou, enfin, à la présence d'un autre facteur gouvernant la distribution de la variable étudiée ?

L'analyse détaillée des productions de nos sujets dans les styles *Histoire* et *Entretiens* nous permet d'affirmer que les styles analysés se situent bien sur une échelle de formalité. Les scores obtenus ne sont pas non plus imputables à la taille du corpus, car nous observons le même type de distribution du MPB dans les styles *Entretien* et *Histoire*, réalisés par 18 autres personnes (qui forment donc un groupe presque deux fois plus important que celui qui a réalisé les trois styles) : ces 18 jeunes réalisent en moyenne deux fois plus de MPB dans le style *Entretien* que dans le style *Histoire* (figure 2), la différence entre ces moyennes étant significative ($p < 0,001$). Le fait que ces taux de MPB soient deux fois plus élevés que ceux du corpus de 10 personnes peut s'expliquer par la présence, dans le premier groupe, de 8 locuteurs descendants de migrants d'Afrique subsaharienne, alors que le deuxième n'en compte aucun. Or, comme l'a montré l'analyse de la stratification sociale du MPB, parmi les jeunes enquêtés, ce sont justement ceux originaires d'Afrique subsaharienne qui réalisent le plus ce marqueur de l'accent. Ce sont les taux élevés de ces 8 locuteurs qui « augmentent » les moyennes des taux de MPB dans les styles *Entretien* et *Histoire* des 18 personnes.

D'autre part, le MPB, chute abrupte de F0 réalisée sur une syllabe non allongée en fin d'unité prosodique conclusive ou continuative, est un contour mélodique qui s'oppose aux objets prosodiques du français dit « standard » (Lehka, Le Gac, 2004) et qui a souvent été décrit par les juges de nos tests perceptifs comme inhabituel, fort et agressif. Dans la mesure où son usage est socialement stratifié et où elle est « markedly different from prestige accent equivalents », ce serait donc une variable qui, selon les postulats de Trudgill (1974 :103), devrait présenter une stratification stylistique.

4. Si la différence entre les moyennes des taux de MPB dans les styles *Entretien* et *Conversation Informelle* est significative ($p < 0,001$), celle entre les taux de MPB des styles *Entretien* et *Histoire* ne l'est pas.

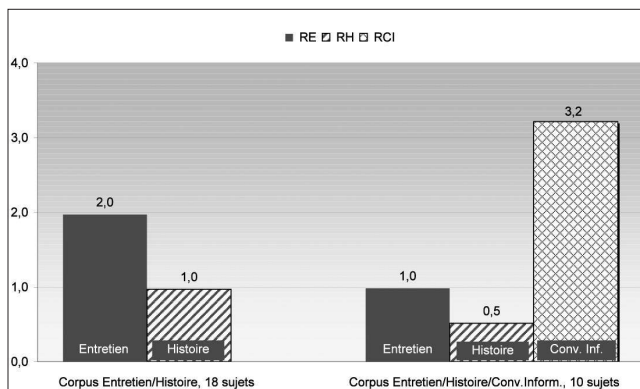


Figure 2. – Comparaison des moyennes RE et RH du corpus Entretien/Histoire (18 sujets) avec les moyennes RE et RH du corpus Entretien/Histoire/Conversation Informelle (10 sujets)

Ajoutons, sans toutefois pouvoir entrer dans le détail, que la distribution stylistique du MPB se maintient pour chaque groupe social. En effet, la différence entre les moyennes RE, RH et RCI demeure à peu près constante lorsque nous divisons nos locuteurs en sous-groupes en fonction de l'origine, du sexe et d'autres variables sociales, comme le montre la figure ci-dessous. Tous ces groupes réalisent en moyenne deux ou trois fois plus de MPB dans le style *Conversation Informelle* que dans le style *Entretien* :

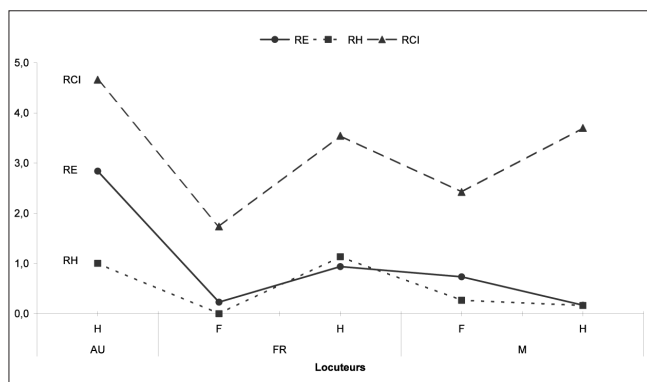


Figure 3. – Moyennes RE, RH et RCI des hommes et des femmes d'origine autre (Au), française (FR) et maghrébine (M)

Les moyennes RE, RH et RCI des différents groupes de locuteurs indiquent ainsi que la distribution du MPB est à la fois sociale et stylistique,

sans que cette dernière soit cependant corrélée au degré de formalité du style contextuel.

L'effet du facteur « interactivité »

L'emploi de la variable prosodique étudiée n'est pas corrélé au degré de formalité du style contextuel, non parce que le degré de formalité n'a pas d'influence sur l'emploi de cette variable, mais parce qu'un autre facteur exerce une influence bien plus importante sur l'emploi du MPB. Cet autre facteur est *l'interactivité*. Nous considérons ainsi que le MPB est un marqueur prosodique utilisé dans une interaction. La fréquence de son emploi dépend en premier lieu du degré d'interactivité d'un échange discursif, et en second lieu de son degré de formalité, c'est-à-dire de l'attention prêtée par le locuteur à son comportement langagier lors de cet échange.

En effet, les styles *Entretien*, *Histoire* et *Conversation Informelle* s'alignent sur une échelle de formalité. Or, bien que le style *Histoire* y occupe une position intermédiaire, il se distingue des deux autres styles par ce que nous pourrions appeler « *le degré d'interactivité* ». Nous entendons par *degré d'interactivité*, le degré d'activité dialogale entre les communicants, que l'on pourrait appeler la co-activité verbale, ou encore la réactivité verbale (où l'un réagit verbalement aux propos de l'autre). Nous dirons que plus les interactants participent verbalement à l'interaction, plus ils s'impliquent dans l'interaction et plus ils y sont actifs, plus le degré d'interactivité est élevé. Nous considérons que, même si chaque interaction est unique (car réalisée dans un contexte particulier, sur un sujet particulier, par des interactants liés par des liens sociaux particuliers, etc.) et a, de ce fait, un degré d'interactivité particulier, il est néanmoins possible de classer les différents types d'interactions sur une échelle d'interactivité.

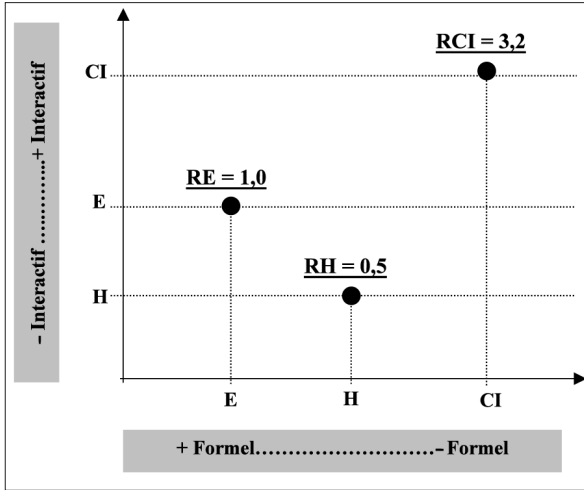
L'analyse de nos situations communicatives montre que des trois, c'est le style *Histoire* qui est le moins interactif. En racontant une histoire, le sujet n'éprouve pas la menace d'être interrompu, comme c'est souvent le cas dans une conversation informelle. Il n'a donc pas besoin de déployer une stratégie pour défendre ses prises de parole, pour insister ou soutenir son point de vue ; la situation communicative lui offre un espace verbal où lui seul est le maître. Et on l'écoute en silence. Certes, ce silence n'implique pas l'absence d'interaction. Comme le rappelle Vion (1992 : 123), en s'appuyant sur le concept de dialogisme développé

par Bakhtine, « toute production linguistique, aussi personnalisée et unilatérale qu'elle puisse paraître, doit être considérée comme un matériau interactif ». Il reste que le degré d'interactivité, caractéristique de cette situation communicative, est moins important que dans le cas d'une situation de conversation formelle (style *Entretien*) ou informelle (style *Conversation Informelle*), dans lesquelles la participation des interactants est plus forte, plus prompte, et où l'écoute en silence fait place aux chevauchements.

Mais, bien que partageant plusieurs caractéristiques, ces deux situations communicatives présentent des différences, relevant principalement de l'asymétrie des rôles et des statuts sociaux des interactants et du caractère de l'interaction (contractuel vs conflictuel). La différence dans les statuts des interactants influence fortement leur comportement social et langagier, et, par conséquent, la nature de l'interaction, qui sera *complémentaire* dans le cas de l'entretien, et *symétrique* dans le cas de la conversation informelle. La première se caractérise par la maximalisation de différence entre les sujets, la seconde par l'égalité et la minimalisation (Vion, 1992 : 123). Mais l'entretien et la conversation informelle se distinguent également selon le critère de *coopérativité* vs *compétitivité* : si la plupart des interactions se déroulent dans une situation de caractère contractuel, où les participants coopèrent dans le cadre d'une tâche commune à effectuer, certaines autres comme la dispute et le débat, relèvent davantage du conflit ou de la compétitivité. Toutefois, il n'existe pas d'interaction purement coopérative, ni purement compétitive : « tant qu'on parle on désigne l'autre comme partenaire, on lui concède du temps de parole, de la considération, et on construit avec lui des objets discursifs ainsi qu'une relation » (1992 : 126).

Nous considérons que, dans la situation d'entretien, la coopérativité domine fortement la compétitivité, alors que dans la conversation informelle se produit l'inverse. Nous dirons que l'entretien tend vers la coopérativité, alors que la conversation informelle tend vers la compétitivité. Nous postulerons que la symétrie et la compétitivité augmentent le degré d'interactivité alors que la complémentarité et la coopérativité le limitent. C'est ainsi que la situation d'entretien est plus ritualisée, moins spontanée, plus figée que celle de la conversation informelle. Son degré d'interactivité est par conséquent moins important que celui d'une conversation à bâtons rompus entre pairs.

Le positionnement de chacun de ces styles contextuels sur les axes de formalité et d'interactivité du discours peut être représenté comme dans la figure ci-contre.



Compte tenu des taux de MPB réalisés par nos sujets dans ces trois styles, il apparaît nettement, à la lecture de ce schéma, que le critère d'interactivité du discours est celui qui influence le plus leur comportement prosodique, notamment leur fréquence de réalisation du MPB, alors que le critère de formalité n'agit qu'en second lieu. Plus le discours est interactif, plus les sujets réalisent de MPB, mais ils en réalisent d'autant plus que le degré de *formalité* de la situation communicative *baisse*, ce qui est le cas pour le style *Conversation Informelle*.

On pourrait donc affirmer que le MPB est la manifestation d'un certain type d'interactivité ou d'une certaine façon, propre à un groupe social, de gérer l'interactivité dans la parole. C'est pourquoi lorsque l'interactivité tend vers 0, comme dans le style *Histoire*, l'emploi du MPB diminue considérablement. Les rares MPB réalisés dans ce style ont été repérés lorsque l'histoire portait sur un évènement touchant plusieurs actants (une bagarre, un conflit avec les policiers), et lorsque le sujet, en la racontant, passait d'une narration à une sorte de mise en scène, où les uns bousculent les autres, qui répondent aux premiers, en bref, lorsque les interactions relatives – physiques, corporelles, langagières – s'intensifiaient.

Conclusion et modélisation

Nous constatons que, s'agissant de la distribution stylistique du MPB, il se joue une interaction particulière entre les dimensions *interactivité* et *formalité*, nécessairement présentes dans le discours. Notre étude montre que l'interactivité l'emporte sur la formalité, et surtout qu'elle « détermine » l'empan de la variation imputable à la formalité du discours. Cette idée est illustrée dans le schéma de la figure 5, que nous avons appelé *le triangle stylistique*. Ce triangle montre l'interaction entre les facteurs d'interactivité et de formalité du discours et présente la variation possible, dans le taux de réalisation du MPB, en fonction de la formalité à *chaque niveau d'interactivité*.

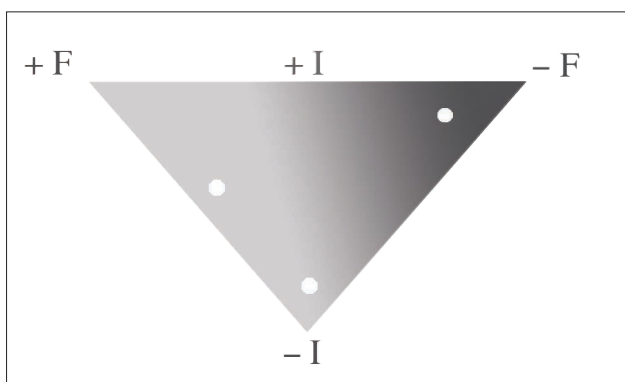


Figure 5. – Triangle stylistique présentant l'interaction entre les critères d'interactivité et de formalité du discours

Ainsi, lorsque l'interactivité du discours est *faible*, la réalisation du MPB restera faible, *quel que soit le degré de formalité du discours*. Nous pensons qu'il ne surviendra que peu de différences entre la fréquence de réalisation de cette variable dans le style *Histoire* et, par exemple, dans un style *Lecture*, car bien que ce dernier soit plus formel, son degré d'interactivité est aussi faible, et à un faible niveau d'interactivité, le degré de formalité intervient peu sur le comportement du MPB.

Lorsque l'interactivité du discours augmente, la fréquence de réalisation du MPB s'accroît également, mais elle augmente davantage lorsque le degré de formalité est faible, et moins lorsqu'il est fort. Ainsi, des styles qui se caractérisent par une forte interactivité mais se distinguent par leur degré de formalité présenteront une variation importante dans la fréquence de réalisation du MPB. Cette variation se révélera

sans doute bien plus importante que celle entre le style *Entretien* et, par exemple, une *conversation ordinaire* d'un jeune avec ses parents, qui aura le même degré d'interactivité que le style *Entretien* mais sera bien moins formelle.

Ainsi, lorsque l'interactivité du discours est faible, le critère de formalité n'a que peu d'incidence sur le taux de réalisation du MPB : que ce discours soit plus formel ou moins formel n'influencera pas considérablement la fréquence de réalisation de cette variable. Mais lorsque l'interactivité du discours est forte, le critère de formalité intervient, il pourra alors expliquer la différence dans les taux de MPB dans des styles aussi interactifs l'un que l'autre, mais dont l'un sera plutôt formel et l'autre plutôt informel. L'interactivité du discours détermine donc l'étendue de la variation qui relève de la formalité du discours. C'est du moins l'hypothèse que nous avançons.

Nous considérons en outre, que le triangle stylistique que nous proposons permet de définir le rapport entre les dimensions interactive et formelle du discours de manière générale, et pas seulement dans la mesure où l'interaction entre ces deux dimensions permet de prédire le comportement de notre variable.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARTH F. (éd.) (1969) : *Ethnic groups and boundaries: The social organization of culture difference*, Boston, Little Brown & Co.
- BOULA DE MAREUIL PH. et LEHKA-LEMARCHAND I. (2011) : « Can a prosodic pattern induce/reduce the perception of a lower-class suburban accent in French ? », *Proceedings of the XVIIth International Congress of Phonetic Sciences (ICPhS 2011)*, Chine, Hong Kong.
- BERTUCCI M.-M. (2003) : « Les parlars jeunes en classe de français », *Les langues des élèves, Le français aujourd'hui*, n° 143, p. 25-34.
- BULOT T. (1999) : « La production de l'espace urbaine à Rouen : mise en mots de la ville urbanisée », dans T. Bulot (éd.), *Langue Urbaine et identité*, Paris, L'Harmattan, p. 39-70.
- FAGYAL Zs. (2003) : « The Matter with the Penultimate: Prosodic Change in the Vernacular of Lower-Class Immigrant Youth in Paris », *Proceedings of the XVth International Congress of Phonetic Sciences (ICPhS 2003)*, Barcelone, vol. 1, p. 671-674.
- GADET F. (2007) : *La variation sociale en français*, Paris, Ophrys.
- JAMIN M. (2005) : *Sociolinguistic variation in the Paris suburbs*, PhD thesis, University of Kent at Canterbury.

- JAMIN M., TRIMAILLE C. et GASQUET-CYRUS M. (2006) : « De la convergence dans la divergence : le cas des quartiers pluri-ethniques en France », *Journal of French Language Studies*, n° 16, Cambridge University Press, p. 335-356.
- LABOV W. (1966) : *The Social Stratification of English in New York City*, Centre de Linguistique appliquée, Washington, D.C.
- (1976) : *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
- LEHKA I. (2007) : « Corrélats prosodiques perceptifs de l'accent de banlieue », *Actes des RJCP 2007*, p. 96-100.
- LEHKA I., LE GAC D. (2004) : « Étude d'un marqueur prosodique de l'accent de banlieue », *Actes des XXV^e Journées d'Études sur la parole*, p. 309-312.
- LEHKA-LEMARCHAND I. (2007) : *Accent de banlieue. Approche Phonétique et sociolinguistique de la prosodie des jeunes d'une banlieue rouennaise*, thèse de doctorat, université de Rouen.
- SEGUIN B. et TEILLARD F. (1996) : *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Calmann-Lévy.
- TRUDGILL P. (1974) : *The Social Differentiation of English in Norwich*, Londres, Cambridge University Press.
- VERNET M. et TRIMAILLE C. (2007) : « Contribution à l'analyse de la palatalisation en français parlé contemporain », dans D. Hornsby et M. Jamin (éds), *Sociolinguistic variation and change in France. Nottingham French Studies*, 46/2, 2007, p. 82-99.
- VION R. (1992) : *La communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette.